

PRIX LOUIS-GUILLOUX DES JEUNES 2026

Alban Henaff

Élève de seconde Arts appliqués, lycée Savina, Tréguier

La vraie force de la guerre

Mr Guilloux, cher professeur,

Je vous adresse cette lettre qui vous trouvera je l'espère, en bonne santé en cette fin d'année 1917. Je suis pour ma part stationné dans Les Flandres, dans le 11ème régiment d'infanterie, sur la ligne de front. Cela vous étonne probablement si vous vous souvenez de nos échanges passés alors que je n'étais qu'un lycéen, dans les couloirs de notre établissement.

Je me souviens votre verve, votre conviction patriotique alors que j'étais un jeune homme qui doutait et se laissait aller au désir de pacifisme. Ce doute m'a déserté le jour où vous m'avez déclaré : « ne soyez pas trop poète ». Ce jour-là, Monsieur, face au conflit qui bouleversait notre pays depuis bientôt 3 ans, en proie à la culpabilité et mû par un sentiment de patriotisme que vous aviez éveillé en moi, je me suis engagé : l'armée française manquait de « bras », j'étais enthousiaste de rejoindre ses rangs, j'ai signé.

Depuis bientôt 3 mois, je stationne avec mes camarades en 1ère ligne, sur le front. Nous tenons notre position face à une division allemande des plus féroces. Peut-être l'ignorez-vous mais nous vivons dans des « tranchées », couloirs infinis et sans fin, creusés dans le sol des Flandres, courant le long de la ligne de front, parsemés d'abris servant de cuisine, d'infirmerie ou de lieux de vie sommaires en attendant la confrontation avec le camp adverse.

Nous faisons face à un ennemi qui en a fait de même : des tranchées, des kilomètres de couloirs, parallèles aux nôtres que sépare un espace appelé le no man's land. Cet espace vide est une arène entre les 2 camps, le lieu de nos combats, au corps à corps parfois lorsque nous n'avons plus de munitions et ne nous reste que notre baïonnette au bout du fusil.

Parfois, ce no man's land se transforme cependant en cours des miracles... Le soir de Noël dernier, les feux nourris des deux artilleries ont cessé, vers 17h, à la tombée de la nuit. Tout est devenu silencieux. Comme un accord tacite, le soir de la Nativité, de part et d'autre, les fusils se sont tûs, les canons ont arrêté de cracher et les hommes se sont écoutés : dans la tranchée des boches, nous avons entendu soudain un chant de Noël s'élever, quelques voix hésitantes ont commencé à fredonner, reprise rapidement par tous les soldats allemands de la tranchée en face nous.

Nous étions stupéfaits, muets d'angoisse, figés dans cette ambiance si douce pour une fois, si lointaine du fatras épouvantable de la guerre dans lequel nous évoluions chaque minute. Certains soldats de ma tranchée ont alors entonné à voix basse *douce nuit, sainte nuit*. Les soldats d'en face se sont alors arrêtés de chanter pour nous écouter. Soudain, en pleine obscurité, des lumières se sont allumées de leur côté : ils posaient des bougies le long de leur tranchée. Ce fut une drôle de soirée mais les choses en sont restées là.

Le lendemain, le 25 décembre, au lever du jour, nous nous sommes mis à nous observer de part et d'autre : discrètement d'abord, accroupis derrière les parapets des tranchées, puis nous nous sommes redressés peu à peu pour nous faire face, debout. Personne n'a tiré, nous nous observions, silencieux. Le temps était suspendu. Certains d'entre eux ont commencé à nous faire des signes, auxquels des hommes de chez nous ont répondu timidement. Une heure plus tard, les Allemands ont fait des gestes, agitant des flasques et des paquets de cigarettes. Soudain, l'un d'eux a franchi le parapet et a sauté dans le no man's land et est venu vers nous. Je l'ai regardé s'avancer dans son uniforme verdâtre, gris de boue, comme nous. Il avançait les mains vers l'avant, chargées de cigarettes et sans son fusil. Notre capitaine nous a ordonné de ne pas tirer mais il était méfiant. Comme personne ne bougeait, j'ai sauté dans le no man's land et suis allé à sa rencontre. Mes jambes tremblaient et la peur me sciait le ventre mais j'ai continué à m'avancer vers lui ; je m'attendais à tout moment à prendre une rafale. Je l'ai rejoint et il m'a tendu une cigarette ; je lui ai souri et lui ai dit *danke*. Nous nous sommes mis à fumer tous les deux et des deux tranchées se sont alors élevés des cris de joie, des hourras. Puis émergeant de chaque côté, d'autres hommes, d'autres soldats nous ont rejoints.

Quelques mots baragouinés dans chaque langue nous ont permis de communiquer sommairement, d'échanger des cigarettes ou nos flasques de vin contre leur *schnaps*.

En fin d'après-midi, nous nous sommes serré la main et chacun est retourné dans son trou boueux... Ce fut une fête incroyable, un vrai Noël !

Ces soldats allemands, cher professeur, ces hommes sont paysans, instituteurs ou boulangers comme nous le sommes également. Ils sont jeunes ou moins jeunes, ont des enfants, des épouses, des mères qui comme nous, les attendent à l'arrière. Ces hommes, cher professeur, comme nous, sont là par la force de la guerre, soumis à leur *Kaiser*, qui en a décidé pour eux. Comme nous, ils sont las, sales et fatigués. Comme nous, ils crèvent de peur dans cette horreur, cette guerre qui n'en finit pas...

Je me souviens de vos paroles : « n'entrez pas en lutte contre les puissances. Vous serez brisés. » Mais qui sont ceux qui se cachent derrière ces *puissances* ?

Ce soir dans ma tranchée boueuse et infestée de rats, je m'interroge...

Cher professeur, peut-être que Hans, Gunter ou Olaf ont aussi un jour été *poètes*, comme vous me disiez l'être au lycée, peut-être ont-ils vibré à l'appel du patriotisme comme moi...mais ce jour de décembre 1917, nous nous sommes serré la main, avons échangé des sourires et de menus cadeaux. Nous étions juste ce que cette terre nous accorde : des HUMAINS. C'est là qu'est notre PUISSANCE.